

Note de l'éditeur

À la fin des années 1980, alors que la « déconstruction » suscite un débat passionné sur les campus américains, Michael Sprinker, qui enseigne alors la philosophie politique près de New York, écrit à Jacques Derrida. Il veut en savoir plus sur les relations que sa pratique philosophique entretient avec le marxisme, mais aussi sur ses relations personnelles avec Louis Althusser.

Cette curiosité se comprend aisément. Depuis le début des années 1950, Derrida côtoie le plus célèbre des exégètes français de Marx. Il fut brièvement son élève, puis son collègue à l'École normale pendant deux décennies. Une amitié indéfectible les lie toujours, après les drames qui ont assombri la décennie en cours. Pourtant, Derrida s'est encore très peu exprimé sur la pensée marxiste. Quand la relecture althussérienne en est venue à dominer le champ philosophique à Paris, il s'est tenu en réserve, observant un silence diver-

sement interprété. Trop peu engagé pour les uns, trop proche du Parti pour les maoïstes de Tel Quel, il s'apprête en fait à relire Marx à nouveaux frais, au moment même où la chute du mur de Berlin, puis celle du régime soviétique feront l'affaire des fossoyeurs pressés.

Un entretien a lieu après quelques hésitations et contretemps. De fait, les contretemps scandent toute l'histoire sur laquelle portent les questions de Sprinker. Pour raconter la rencontre différée de la « déconstruction » et du « marxisme », c'est tout un pan de la vie intellectuelle en France que Derrida doit évoquer, de l'après-guerre encore dominé par les figures de Sartre et de Merleau-Ponty à Mai 68, des premiers travaux de Foucault au séminaire de Lacan, de la lecture du *Capital* par Althusser, Macherey, Balibar, Rancière et Establet à la réception de Heidegger.

Et c'est sa propre position, singulièrement inconfortable, dans les parages du marxisme français de l'époque, qu'il précise de façon rigoureuse et vivante, alternant les anecdotes et les méditations sur des concepts aussi cardinaux que la production et les classes sociales. S'il salue l'attention d'Althusser à la « surdétermination », il ne cache pas ses réserves sur l'ontologie implicite de Marx, ni son scepticisme quant à l'utilité du concept d'idéologie ou à la prévalence de l'économie « en dernière instance ».

On entend donc, dans ce remarquable entre-

MICHAEL SPRINKER – Vous êtes venu enseigner à l'École normale à l'invitation de Jean Hyppolite et de Louis Althusser au début des années 1960. Althusser, vous deviez le connaître déjà, ou avoir entendu parler de lui ; peut-être aviez-vous lu ses premiers textes dans les années 1950 ? Mais la première situation officielle qui vous a permis de parler avec lui régulièrement, voire de suivre son travail, ce dut être quand vous êtes revenu enseigner à l'École. Comment décririez-vous cette période, vos rapports avec lui, avec ses étudiants, et la relation entre votre travail et le sien ?

JACQUES DERRIDA – En fait, les choses ont commencé beaucoup plus tôt. Même les choses philosophiques. J'ai été élève à l'École normale de 1952-1953 à 1956. J'ai connu Althusser dès l'automne 1952. J'ignorais jusqu'à son nom auparavant. La première fois que je l'ai rencontré, c'était dans son bureau. Il enseignait déjà depuis plusieurs années à l'École normale supérieure. Selon l'argot normalien, il était « caïman », c'est-à-dire qu'il dirigeait les études de philosophie. Dès cette première

rencontre, nous avons découvert que nous étions nés tous les deux à Alger, à douze ans d'intervalle, lui en 1918, moi en 1930. Ce dont je me souviens, c'est que nous avons donc commencé par échanger des souvenirs : des lieux communs. Le paradoxe, c'est que, depuis lors, je n'ai jamais suivi un seul cours d'Althusser. D'une part, il réservait le peu de temps qu'il consacrait à l'enseignement aux élèves de troisième année, c'est-à-dire à ceux qui préparaient l'agrégation. D'autre part, il était souvent malade, déjà (je ne savais pas encore de quoi, on parlait de maladie rénale, de suites de son temps de captivité). Il n'enseignait pas beaucoup. Si bien que, pendant que j'étais à l'École normale, nous avons eu des rapports très amicaux mais qui ne passaient pas par le travail. Sauf ceci (j'essaie de sélectionner des signes philosophiques) : quand j'ai fait ma première dissertation d'agrégation pour lui, j'avais déjà l'année précédente fait un...

M. S. – C'est-à-dire ? Vous vous souvenez précisément ?

J. D. – Oui. C'était en 1955.

M. S. – *Non, je voulais dire : sur quel sujet ? Si vous avez oublié, ça ne fait rien. Simple curiosité.*

J. D. – J’avais déjà travaillé pendant un an sur le problème de la genèse chez Husserl¹ pour mon diplôme d’études supérieures. Ma dissertation sur le temps, je crois, était déjà très marquée par cette problématique – et très compliquée. Althusser m’a dit : « Je ne peux pas noter ça. C’est trop difficile ou trop obscur pour l’agrégation, ça risque d’être très dangereux. Comme je ne peux pas évaluer ça, je vais demander son avis à Foucault. » Michel Foucault était alors assistant à Lille, il venait faire des cours à l’École, et je suivais certains de ses cours. Avec Foucault, aussi, j’avais de très bons rapports. Il avait lu et aimé mon travail sur Husserl. Il a donc lu cette dissertation et m’a dit : « Bon, ça vaut ou bien 2 ou 3 sur 20 ou le maximum. » Je signale cet épisode parce que cela donne une idée assez juste de mes rapports avec l’autorité académique – celle qui est représentée par les jurys d’agrégation en particulier (j’ai échoué cette année-là à l’agrégation), et parce que au milieu il y a eu

1. *Le Problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*, Paris, PUF, 1990.